

PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
DU PERCHE SARTHOIS

PARCOURS DÉCOUVERTE



TUFFÉ VAL DE LA CHÉRONNE
BOURG DE TUFFÉ

VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE

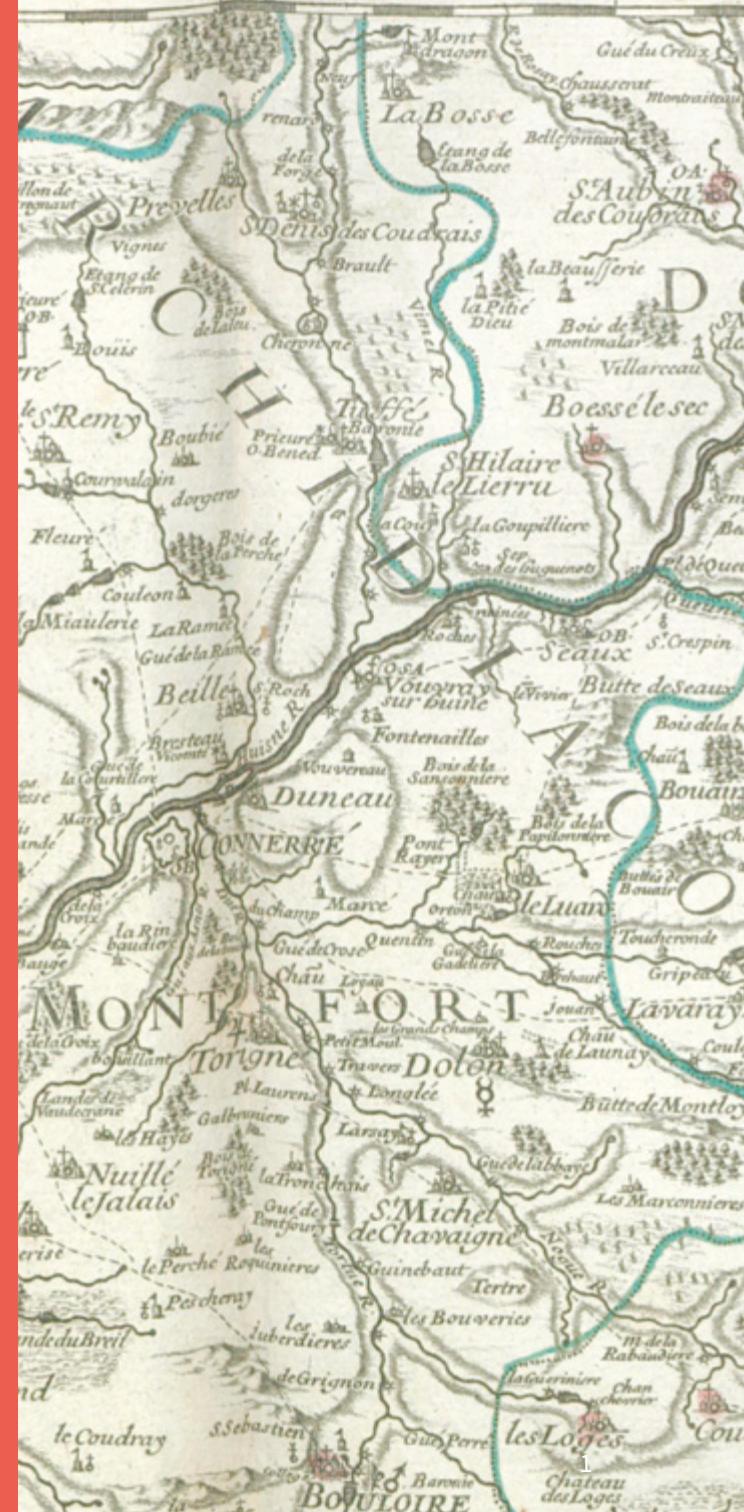


La fontaine représentant la Velue, création Philippe Ménard et Régis Dudé, fonderie d'art Philippe Macheret.

INTRODUCTION

La commune de Tuffé Val de la Chéronne, dans la Communauté de communes de l'Huisne Sarthoise, se trouve dans le périmètre du Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois. Issue de la réunion, en 2016, de Tuffé et de Saint-Hilaire-le-Lierru, sa superficie est de 29,16 km² pour une population de 1 650 habitants au 1^{er} janvier 2020. L'ancien bourg monastique de Tuffé se déploie dans le vallon de la Chéronne, affluent de l'Huisne qui prend sa source à Saint-Georges-du-Rosay, baigne le château qui prend son nom, alimente le plan d'eau avant d'arroser les jardins de Tuffé.

Tuffé et ses environs sur la carte de l'évêché du Mans par Alexis-Hubert Jaillot (1706). Source : gallica.bnf.fr/BnF



La petite cité bénéficie d'un cadre champêtre à proximité du grand axe Paris-Nantes, matérialisé par la départementale 323, l'autoroute A11 et la ligne de chemin de fer (gare de Connerré-Beillé). Tuffé se trouve également à une intersection du réseau secondaire : départementales 19 de Tuffé à Marolles-les-Brault, 29 de Tuffé à Montmirail, 33 de Tuffé au Grand-Lucé, 97 de La Ferté-Bernard à Lombron. Tuffé est donc un bourg-carrefour, dont le noyau historique se compose de la place du Général Leclerc, où se trouvent l'église et l'ancien prieuré, d'où partent quatre rues : la Grande rue, la rue de l'Étang, la rue Fresnet et la rue de la Gare. Des quartiers plus récents et une couronne de lotissements entourent



Le centre-bourg de Tuffé sur une carte postale du milieu du XX^e siècle (collection particulière).

aujourd'hui le centre-bourg et le plan d'eau dont les abords sont convoités par les promeneurs et campeurs. La commune, située entre Le Mans et La Ferté-Bernard, est appréciée pour son dynamisme et son cadre de vie accueillant.

UN BOURG NÉ À L'OMBRE D'UNE ABBAYE

Lorsqu'on évoque l'histoire de Tuffé, on doit bien souvent se contenter d'éléments concernant celle de l'abbaye puis du prieuré, mieux connue par les sources malgré la persistance de certaines lacunes. Avant le XVIII^e siècle, peu de documents nous parlent du bourg lui-même, dont l'histoire est encore en grande partie à reconstituer. Bien que l'implantation humaine dans la vallée de la Chéronne remonte au moins au Néolithique, comme l'atteste le dolmen des Grandes Brières, l'occupation du site du bourg relève de la conjecture. On peut supposer que la villa gallo-romaine qui constitua le socle de l'abbaye médiévale (villa nommée *Thusfiasco*) s'y trouvait, bien que des fouilles manquent pour étayer cette théorie.

Le bourg depuis le coteau.



Selon les *Actus Pontificum Cenomanis*, rédigés a posteriori, la villa de Tuffé est citée vers 658, sous l'épiscopat de Béraire Ier, période à laquelle sa propriétaire nommée Loppa, veuve d'un certain Eignus, y fonde une abbaye bénédictine de femmes dont elle devient abbesse. Le monastère, sous le vocable de Notre-Dame, entretient des liens étroits avec les évêques manceaux de l'époque mérovingienne. Il est ainsi augmenté par l'évêque Aiglibert dans les années 670, lequel s'en voit confirmer la possession par le roi de Neustrie Thierry III. L'abbaye prend une certaine importance, on parle de plus de cent religieuses, dirigées par une communauté de prêtres ou moines semblant attester d'un monastère double. L'établissement disparaît à la période carolingienne sans que les raisons en soient connues, peut-être ravagé lors des invasions



Le bourg sur le plan cadastral napoléonien de 1831 (Archives départementales de la Sarthe, PC\370).

normandes ou dilapidé par l'évêque Gauziolène. Le bourg, lui, n'est nullement attesté à cette période reculée, pas plus d'ailleurs que la paroisse Saint-Pierre, malgré certains indices d'ancienneté (église non orientée, vocable).

Une agglomération se développe autour de l'abbaye antérieurement au XI^e siècle, sans que l'on puisse préciser sa datation. Vers 1015, Hugues de Mondoubleau, fidèle du comte du Maine, demande à ce dernier de confirmer la refondation d'un monastère d'hommes à Tuffé, sous la conduite d'un abbé nommé Herment. L'établissement est doté de l'église Notre-Dame, alors seule attestée à Tuffé, du bourg (qualifié de ville), d'une chapelle, du marché, de deux moulins sur la Chéronne, de terres et de dîmes. À cette époque, le bourg est donc bien établi. Peut-être l'église paroissiale Saint-Pierre est-elle édiflée à la suite de cette refondation, pour donner un lieu de culte aux fidèles séparé de celui des moines : la première travée de la nef remonte au plus tard au XI^e siècle. C'est la construction la plus ancienne encore en élévation dans le bourg.

Le pavillon subsistant du prieuré ❶. La rue de l'Étang ❷. L'église Saint-Pierre depuis la rue Fresnet ❸.





Une vue aérienne du bourg avec le prieuré au premier plan.
VuZo Productions Coulaines



Le quartier de l'église, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).

UN BOURG FAÇONNÉ PAR LE PRIEURÉ

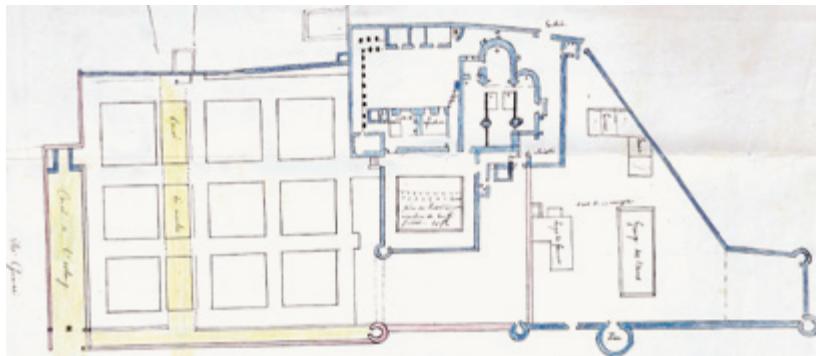
La seconde abbaye connaît un déclin rapide si bien que, vers 1070, la petite-fille d'Hugues de Mondoubleau, Helvise, et son époux Hamelin de Langeais, la donnent à l'abbaye Saint-Vincent du Mans à titre de prieuré¹. Les moines, seigneurs barons de Tuffé jusqu'à la Révolution, contribuent largement au façonnement du bourg, à

travers la place où se tient leur marché, l'implantation de leurs domaines agricoles en périphérie ou encore avec le creusement, à partir de 1100 environ, d'un grand étang jouxtant le bourg et dont la digue n'est autre que la rue de l'Étang.

Comme tout le Maine, Tuffé connaît sans doute les affres de la guerre de Cent Ans et est en grande partie reconstruit à la fin du XV^e siècle et au début

du XVI^e siècle. En atteste encore un certain nombre de demeures caractéristiques, à hautes toitures pentues. Le bourg compte alors sans doute uniquement la Grande rue, la rue de l'Étang (toutes deux sous le nom de rue des Quatre Roues ou des Quatre Œufs au XVIII^e siècle) et la rue Fresnet. La place devant le prieuré² et l'église est occupée par le cimetière et une halle. Les foires et marchés sont manifestement de peu d'importance et très épi-
sodiques, fortement concurrencés par ceux de Bonnétable et de Montfort-le-Rotrou. Si le bourg ne semble pas très étendu (quelques dizaines de maisons sans doute), la présence de grandes demeures à tours d'escaliers atteste d'une catégorie sociale relativement aisée, liée à l'administration seigneuriale, au commerce ou au passage des voyageurs (auberges), principalement localisée dans la Grande rue et sur la place. Quelques maisons et bordages modestes bordent la rue Fresnet et la

Un plan du prieuré de Tuffé levé en 1654 (Archives départementales de la Sarthe, 7 F 28).



rue de l'Étang. L'érudit Samuel Menjot d'Elbenne évoque dans ses notes un document de 1447 faisant allusion à une ancienne fortification du bourg, laquelle, si elle a bien existé, n'a laissé aucune trace, ni en élévation, ni dans le parcellaire. Peut-être s'agit-il d'une confusion avec l'enceinte du prieuré³, dont il reste toujours des vestiges, tel un pan de mur enjambant la Chéronne en amont du petit étang.

L'introduction de la congrégation de Saint-Maur⁴ au prieuré⁵ de Tuffé, à partir de 1646, vise à redonner à l'établissement son lustre et son autorité. Elle s'accompagne d'une vaste campagne de reconstruction des bâtiments conventuels entre 1685 et 1740, interrompue par le manque d'argent et la progressive désertion du monastère. L'église priorale sera même détruite en 1771, suite à la suppression de la



Non loin du bourg, le château de Chéronne, dont les seigneurs partageaient les fiefs de Tuffé avec les moines barons.

conventualité en 1768. Néanmoins, quelques années auparavant, les moines procèdent à la rénovation de leur terrier, document récapitulant leurs possessions et les droits dont ils jouissent à Tuffé et dans les paroisses environnantes. Accompagné de plans détaillés, ce terrier est d'une grande richesse et permet de dresser un portrait fin du bourg au XVIII^e siècle. Le bâti est relativement lâche et aéré, la rue Cossonneau (actuelle rue de la Gare) sans doute nouvelle est alors bordée de jardins. On relève, dans la

Grande rue et sur la place, un grand nombre d'auberges qui atteste du rôle de Tuffé comme lieu de passage et d'étape.

UN PETIT CHEF-LIEU DE CANTON AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES

La Révolution consacre Tuffé comme chef-lieu de canton, qui progressivement se dote en corollaire d'une petite administration, de services et d'équipements publics : justice de paix, perception, bureau d'enregistrement, gendarmerie, compagnie de sapeurs-pompiers, bureau de poste, caisse d'épargne, poids public... La desserte du bourg est favorisée par l'amélioration des routes ainsi que par l'implantation d'une gare de chemin de fer sur la ligne Mangers-Saint-Calais à partir de 1872. Si les foires et marchés sont toujours sporadiques, les activités artisanales et industrielles animent néanmoins le bourg, notamment avec le développement des faïenceries (dont une investit l'ancien prieuré⁶ dès 1798) et des poteries. Cette activité, fortement implantée autour de la forêt de Bonnétable, où sont extraites

Un des rares vestiges de construction en pan-de-bois au sein du bourg, rue de l'Étang ❶.
L'ancienne ligne Mangers-Saint-Calais, utilisée par le train touristique de la Transvap ❷.





Le plan d'eau ❶. Une maison datée de 1913, rue de la Libération ❷. Le bourg de Saint-Hilaire-le-Lierru, commune fusionnée avec Tuffé en 2016 ❸.

les matières premières, complète sans doute celle du tissage du chanvre, toutefois moins documentée.

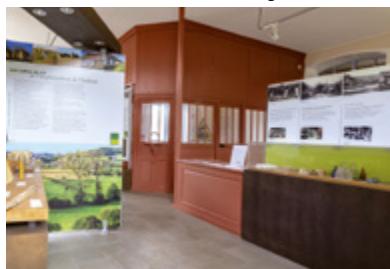
Le bourg poursuit son développement dans la continuité des siècles précédents, c'est-à-dire de façon linéaire le long des rues et chemins existants : les rues déjà urbanisées se densifient, la rue Cossonneau se construit jusque dans les années 1900, surtout après l'implantation de la gare. Dans le prolongement de la rue de l'Étang, un

nouveau quartier se développe après le pont. La nouvelle rue des Promenades, au débouché de la Grande rue, s'urbanise dans le dernier quart du XIX^e siècle. Des plans d'alignement sont dressés à partir de 1839 afin de garantir une largeur suffisante des rues et la grande majorité des maisons du centre-bourg est construite, reconstruite ou remaniée au cours du XIX^e siècle. Certaines demeures bourgeoises reflètent l'aisance de quelques notables, marchands ou industriels, principalement dans les rues nouvelles.

Contrairement à d'autres bourgs du secteur où la 1^{ère} moitié du XX^e siècle marque un arrêt net de la construction, celui de Tuffé poursuit son extension grâce au développement de l'activité industrielle et notamment l'implantation de la fonderie Léon Jacques. Ainsi se construisent la rue de la Mairie et la rue de la Libération. Mais il faut attendre la 2^e moitié du XX^e siècle, et le

besoin croissant de logements, pour voir de nouveaux quartiers sortir de terre : cette fois-ci, de nouvelles rues sont tracées, bordées de lotissements ou de maisons à bon marché, pour densifier le tissu urbain existant (cité des Roses, lotissements de la Nouette et des Noyers). En parallèle, la municipalité travaille au cadre de vie de ses habitants avec l'aménagement du plan d'eau, inauguré en 1972, et de ses multiples équipements touristiques. Malgré la fermeture de la ligne de chemin de fer et de la fonderie Seine et Sarthe en 1977, les attraits de la commune et l'implantation de nouvelles activités assurent à Tuffé un certain équilibre démographique. Cela se traduit, dans le 4^e quart du XX^e siècle et jusqu'à nos jours, par la création de zones d'activités et de nouveaux lotissements tout autour du bourg.

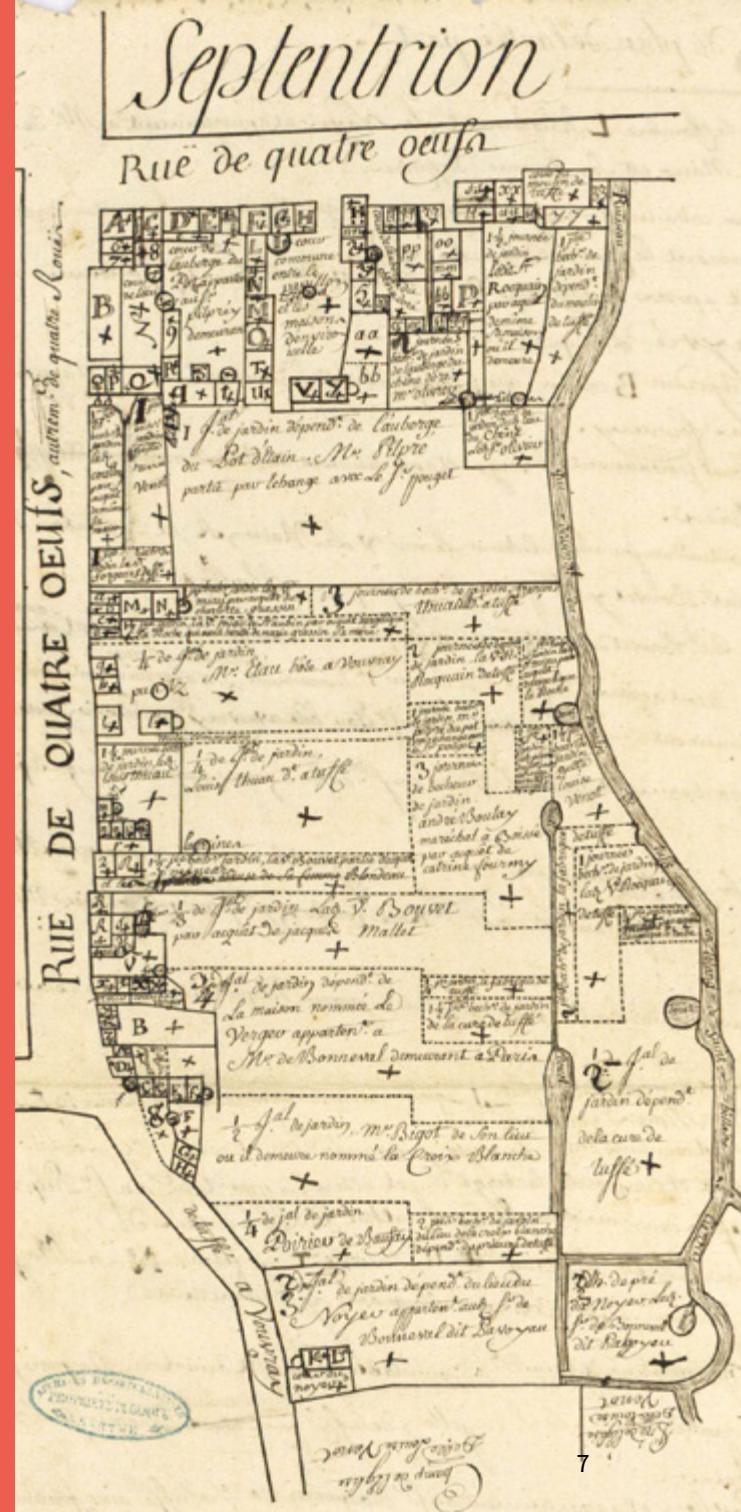
Le Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine du Perche Sarthois, à la gare de Tuffé.



PARCOURS DÉCOUVERTE

Cette boucle d'environ 2,4 km vous invite à découvrir les principaux éléments du patrimoine de Tuffé, depuis le Moyen Âge jusqu'au XX^e siècle. Une extension de 3,7 km est proposée, autour du plan d'eau et jusqu'au château de Chéronne (privé), dont le logis-porte est classé Monument Historique.

Un extrait du plan terrier du prieuré dressé entre 1757 et 1759, maisons et jardins entre la Grande rue et la Chéronne. (Archives départementales de la Sarthe, 2 M1 139).





Le pavillon reconstruit par les moines mauristes vers 1680.



L'escalier du dortoir.



La cheminée du rez-de-chaussée.

1 PRIEURÉ NOTRE-DAME

Succédant à une abbaye indépendante, le prieuré bénédictin de Tuffé, affilié à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, constitue la matrice du bourg de Tuffé. L'élément le plus ancien conservé en

élévation complète est le bâtiment des hôtes donnant sur la place du Général Leclerc. Bien que largement remanié par la suite, il conserve sa charpente, une cheminée ancienne et des ouvertures chanfreinées sur les pignons,

ainsi que les traces d'une tour d'escalier flanquant le pignon ouest. De telles dispositions invitent à proposer une datation de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle, bien que la façade et les lucarnes appartiennent à des remaniements du XIX^e siècle.

Suite à la réforme mauriste, des marchés sont passés en 1685 avec Pierre Pesche, maître maçon à La Ferté-Bernard et Joseph Jouin, charpentier au Mans, pour la reconstruction des bâtiments conventuels. Il ne subsiste qu'un pavillon de ces importants travaux. La façade principale, qui possède deux travées, des bandeaux, des chaînages d'angles brique et pierre, une imposante corniche et les vestiges d'un bas-relief (couronne de laurier ornée de rubans ?), donne une idée de l'ordonnancement général et des

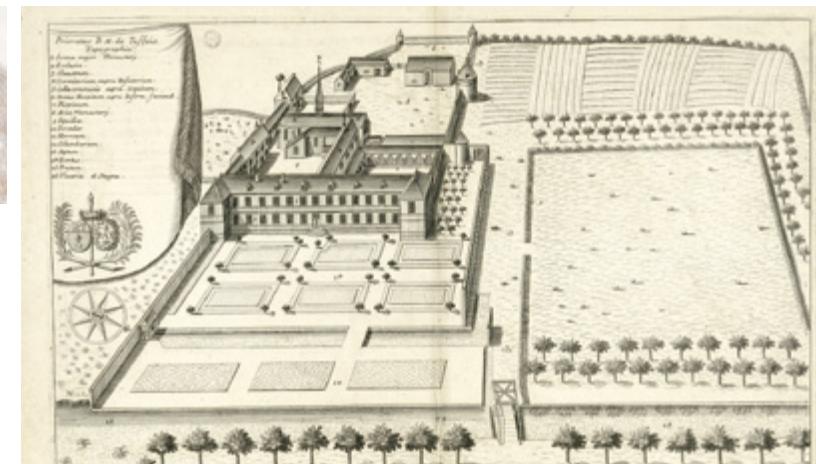
Le bâtiment des hôtes.



Des putti sculptés ornant l'escalier.

décors des façades des nouveaux bâtiments. Les faces nord et ouest portent les arrachements des ailes disparues, notamment des éléments médiévaux : porte cintrée, voûtes sur croisée d'ogives. Les salles du rez-de-chaussée sont couvertes de voûtes en arc de cloître. Le grand escalier, à rampe et à balustres en bois visiblement remontées (certaines à l'envers), est couvert d'un berceau, dont les culots sont sculptés de têtes de putti (angelots) ailés. À l'étage, les vestiges de deux des cellules des moines subsistent encore.

La construction du nouveau cloître par les fils Pesche, Jean et Pierre, de 1723 à 1743, achève la transformation des lieux réguliers. Il subsiste l'aile ouest dans son intégralité et une portion de l'aile nord. Une partie des arcades murées a été dégagée lors de la restauration du prieuré, les autres restent lisibles dans la maçonnerie, avec leur profil en plein cintre alternant brique et pierre de taille calcaire. La façade postérieure et l'intérieur ont été remaniés lors de la transformation en logement à la fin du XVIII^e siècle, mais les voûtes d'arêtes sont toujours visibles. En revanche, il ne demeure aucune trace



Une vue cavalière du prieuré illustrant le Monasticon Gallicanum, XVII^e siècle (Archives départementales de la Sarthe, 4 Fi 24).

de l'église priorale, démolie en 1771. Le domaine du prieuré comprenait la ferme adjacente avec son pigeonnier circulaire ou fuie, exploitée directement par les moines. L'ensemble est accessible depuis la place du Général Leclerc par la porterie. Vendu comme bien national, le prieuré est acheté en 1791 par Jean Galmard : celui-ci y installe une faïencerie en 1798 qui

perdure jusque vers 1832. La terre utilisée était préparée dans quatre fosses creusées dans le jardin. Le four à chaux ou à faïence était installé dans l'un des pavillons et divers ateliers occupaient les lieux réguliers. Avant la levée du cadastre napoléonien en 1831, une partie des bâtiments conventuels est déjà détruite. Entre 1834 et 1843, une portion est louée à la commune pour

La porterie, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière) 1. Le cloître 2.



être affectée à la mairie et à la justice de paix. Le grand bâtiment mauriste est démoli en 1872, à l'exception d'un pavillon transformé en maison.

En partie rachetés par la municipalité, animés par une association depuis 2004, les bâtiments font l'objet de plusieurs campagnes de restauration au cours des années 2000 : restitution de la toiture conique du pigeonnier, puis mise hors d'eau et ravalement des façades nord et ouest du pavillon. En parallèle, des jardins sont recréés en s'inspirant de l'histoire du lieu, avec une volonté pédagogique et durable. Le site, ouvert à la visite, accueille un point d'information touristique, des expositions d'art et de nombreuses animations.

Le prieuré est ouvert à la visite d'avril à octobre, du jeudi au dimanche, et en juillet et août tous les jours, ainsi que pendant les animations. Plus d'informations sur <https://abbaye-tuffe.blogspot.com/>

Les dépendances agricoles et le pigeonnier du prieuré.



La place du Général Leclerc.

2 PLACE DU GÉNÉRAL LECLERC

La place est le cœur historique de Tuffé et le carrefour d'où partent les axes structurant l'agglomération. Il s'agissait avant tout de l'emplacement des foires et marchés, qui n'eurent jamais l'ampleur de ceux de Bonnétable ou Montfort. L'espace était d'ailleurs restreint puisque, d'après le plan terrier de la baronnie levé entre 1757 et 1759, les deux tiers de la place étaient occupés par le cimetière paroissial Saint-Pierre ou "grand cimetière de Tuffé". Une halle en bois dont on sait peu de choses se trouvait sur la portion restante, elle fut démolie à la fin du XVIII^e siècle bien que dite réparée à neuf en 1754. La place voit également l'exécution de la justice de la baronnie avec la présence d'un poteau pour le carcan des humiliations publiques. Au début du XIX^e siècle, le cimetière qui, n'est déjà plus utilisé depuis plusieurs décennies, est supprimé afin d'agrandir la place. Les hôtels et auberges sont alors nombreux à Tuffé et particulièrement sur la place et la Grande rue. La

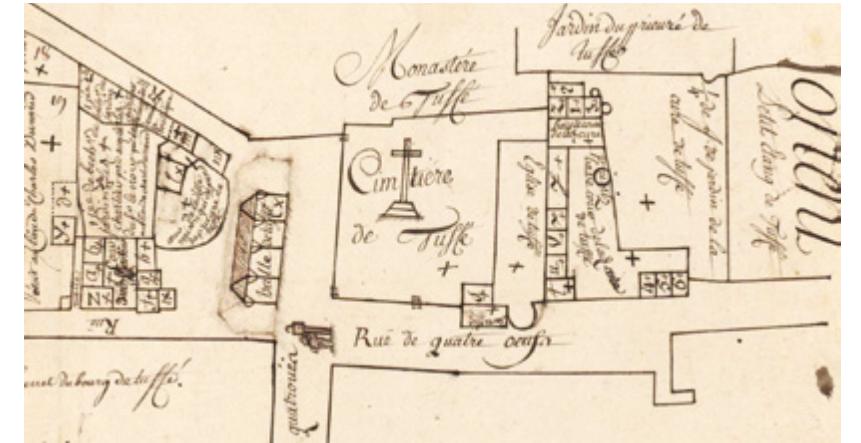
place concentre toujours l'essentiel des commerces de Tuffé, boulangeries, épicerie, cafés, restaurants, graineterie, comme c'était déjà le cas sur les nombreuses cartes postales du début du XX^e siècle.

Les maisons qui bordent la place sont pour la plupart anciennes, comme en témoignent encore certains éléments à l'arrière ou à l'intérieur. Mais les façades antérieures sont toutes reconstruites ou remaniées au cours des XIX^e et XX^e siècles. La place, nivelée en 1843, ne fait pas l'objet d'un plan

La place et l'hôtel du Pot d'Étain, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).



d'alignement d'ensemble : la disposition des façades, le long du chemin de grande communication n°7 (Grande rue et rue de la Gare) et du chemin d'intérêt commun n°59 (rue de l'Étang) est arrêtée respectivement en 1841 et 1904. La précocité du premier plan d'alignement par rapport au second explique sans doute l'homogénéité du côté ouest de la place par rapport au côté sud : en effet, les maisons y sont très semblables dans la forme et la régularité des ouvertures, de même hauteur et ornées de corniches continues, ce qui souligne une volonté évidente d'harmonisation, dans un laps de temps assez resserré au milieu du XIX^e siècle. Une telle rigueur n'a pas prévalu du côté sud de la place où les maisons ont conservé leurs volumes anciens et disparates. Le monument aux morts est édifié en 1922 : le piédestal en granite d'Alençon est élevé par l'entrepreneur Maurice

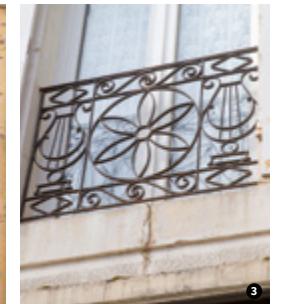


La place, la halle et le cimetière sur le plan terrier du milieu du XVIII^e siècle (Archives départementales de la Sarthe, 2 Mi 139).

Montreuil, qui y scelle la statue du Poilu en fonte bronzée commandée sur catalogue et fournie par les établissements Jacomet à Villedieu (Vaucluse). L'édicule, d'abord central, sera déplacé à deux reprises. En 1948, la place alors dite de l'église prend le nom de place du Général Leclerc. Le dernier réaménagement a lieu en

2007, avec la plantation de quelques arbres et la construction d'une fontaine représentant la Velue, monstre légendaire de la vallée de l'Huisne. Le bronze provient de la fonderie d'art Philippe Macheret aujourd'hui à Montfort-le-Gesnois et a été sculpté par Philippe Ménard assisté de Régis Dudé.

La place, l'église et la fontaine ❶. La statue du Poilu du monument aux morts ❷. Un détail d'un garde-corps ❸.





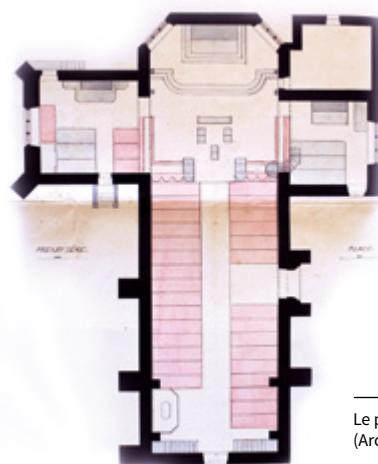
L'église et la flèche depuis le jardin du presbytère ❶. Un détail de l'appareillage de la première travée de la nef ❷. Une baie romane murée ❸. Le portail néogothique sur la place ❹. Un détail d'une verrière, les enfants de la famille Famin ❺. Un détail d'une verrière, saint Anatole, portrait d'Anatole Boul trésorier de la fabrique en 1886 ❻.

❸ EGLISE SAINT-PIERRE

Les origines de l'église paroissiale Saint-Pierre de Tuffé sont incertaines. Quoiqu'il en soit, l'adjonction de Saint-Paul au vocable semble très tardive, voire même abusive, puisque les documents d'archives font systématiquement référence à une église Saint-Pierre. S'il s'agit d'une erreur, elle fut peut-être induite par Julien-Rémy Pesche dans son dictionnaire des communes de la Sarthe au début du XIX^e siècle.

La partie la plus ancienne de l'édifice actuel est la nef, très remaniée par la suite mais dont la base des murs montre par endroits un appareillage en petits moellons au plus tard de l'époque romane. Mais surtout, la première travée présente des traces d'ouvertures et des chaînages d'angles appareillés en briques alternant avec

des pierres de taille calcaire. Certains historiens y voient un témoignage d'architecture carolingienne mais d'autres, plus prudents, une mise en œuvre du XI^e siècle archaïsante. La datation des autres parties de l'église



Le plan de l'église en 1892 (Archives diocésaines).

n'est guère plus aisée. La construction de la chapelle est (à gauche sur le plan ci-contre) attribuée aux seigneurs de Chéronne, ne fait pas trop de doute. Le décor Renaissance de la porte sur rue et du placard, bien que grossier, accuse le milieu du XVI^e siècle. Son pendant ouest, construit par les seigneurs de la Ramée, est moins facile à dater suite aux remaniements du XIX^e siècle. L'abside, généralement considérée comme datant également du XVI^e siècle, pourrait remonter seulement au 3^e quart du XVIII^e siècle, ainsi que le laisse présager un faisceau d'indices, comme le mur axial laissé aveugle sans doute pour recevoir un retable ou le plan terrier qui montre encore une abside circulaire plutôt romane.

À partir de la fin des années 1850, l'édifice est considérablement modifié, dans le style néogothique, par les amples restaurations des curés de Tuffé, qui désirent ainsi harmoniser un monument jugé disparate. De nouveaux autels sont acquis auprès du sculpteur parisien Damien. Les fenêtres du chevet, de la chapelle de la Ramée puis de la nef sont modifiées pour les mettre en harmonie avec celles de la chapelle de Chéronne. En 1869, on procède à la construction du portail monumental à pinacles donnant sur la place, sur les plans dressés par Damien, pour permettre un accès plus facile à l'église notamment lors des processions. En parallèle, un nouveau décor intérieur est progressivement réalisé et s'achève dans



L'intérieur de l'église depuis la tribune.

les années 1885-1895. D'une grande richesse, les vitraux (protégés au titre des Monuments Historiques) figurent, sous un décor architecturé, des saints et saintes en pied commémorant les bienfaiteurs de l'église. Des donateurs

ont fait représenter leur propre visage par photogravure. On trouve également quelques vestiges des vitraux du XVI^e siècle (anges musiciens) réincrustés dans la partie haute du remplage de la baie de la chapelle ouest. Quant aux peintures, elles sont l'œuvre de Louis Renouard et G. Poinot, lesquels ont signé au-dessus de l'arc de la chapelle est.

Le riche mobilier inclut également plusieurs éléments remarquables en partie protégés : des tableaux de la Nativité et de la Fuite en Égypte, du XVII^e ou du XVIII^e siècle, des statues de la fin du XVI^e siècle représentant sainte Barbe et saint Sébastien, des fonts baptismaux du XVI^e siècle ou encore des stalles richement sculptées du XIX^e siècle.

Un détail du lambris peint, figurant la Trinité.



Une des verrières néogothiques.



Le placard Renaissance de la chapelle de Chéronne.





La façade sur la place du café-graineterie ❶. Des mécanismes et courroies encore en place dans l'ancien moulin de la graineterie ❷. Un détail du bâtiment de la graineterie ❸.

❷ CAFÉ-GRAINETERIE

Le terrier du prieuré indique qu'il s'agissait de l'auberge du Pot d'Étain. L'ensemble, aujourd'hui au 12 place du Général Leclerc, comprenait une maison sur la rue flanquée d'un passage couvert, et côté cour d'une galerie en bois, toujours présente mais aujourd'hui invisible depuis l'extérieur. Les dépendances étaient disposées en L en fond de cour. L'ensemble est ainsi décrit dans une déclaration de 1757 : "une maison où pend pour enseigne le Pot d'Étain scituée au bourg de Tuffé composée d'une chambre à cheminée, chambre froide au bout, un portail au bout de laditte chambre, un évier au costé desdittes maisons et chambres dans lequel est un escalier, cave sous lesdittes chambres, deux chambres hautes sur laditte chambre et portail, deux cabinets, une galerie, greniers

sur le tout ; une cour derrière lesdits bâtiments, dans laquelle est un puits commun [...] un bûcher au bout duquel il y a une petite chambre, une écurie, un fournil ou boulangerie, au bout un toit à porcs". La propriété est transformée vers 1914-1916 en café et graineterie. On y installe un moulin pour produire de la farine pour les animaux, dont il reste quelques vestiges. La farine est alors stockée sur place (jusqu'à 4000 quintaux), avant la construction de silos près de la gare dans les années 1960. En 1954, la façade est remaniée et reçoit un nouveau décor de bossages plaqué. Puis, vers 1965, une grande vitrine est aménagée au rez-de-chaussée. Néanmoins, une partition du commerce subsiste avec café à droite, graineterie à gauche.

❸ PRESBYTÈRE

Le presbytère, placé derrière l'église, est largement remanié, si ce n'est reconstruit, en 1757 comme l'indique la date au-dessus de la porte, les ouvertures à linteaux en arc segmentaire délardé, l'escalier à balustres et les boiseries conservées. Les communs dans la cour, aujourd'hui disparus, incluent alors une grange, deux étables et, flanquant la nef de l'église, une chambre et des toits à porcs. Le grand portail couvert sur la rue de l'Étang

La façade du presbytère.



Le portail du presbytère photographié en 1978 (photographie P. Giraud, Inventaire Général).



La rue de l'Étang, carte postale du début du XXe siècle (collection particulière).

était accosté d'une petite porte piétonne. À la Révolution, le presbytère sert très temporairement de logement d'instituteur, de mairie et de justice de paix, tandis que la grange est affectée à l'usage de prison. Il retrouve sa vocation première suite au Concordat et la conserve pendant tout le XIXe siècle, malgré des projets d'installation de l'école dans les années 1830. Les comptes de fabrique font état de plusieurs travaux d'agrandissement : une chambre est reconstruite en 1821, puis la tour d'escalier en 1824, puis une aile en retour avec boulangerie au rez-de-chaussée et chambre à l'étage est ajoutée vers 1838. Le grand portail charretier est transformé en local pour la pompe à incendie en 1938, comme le rappelle l'inscription peinte encore visible. Une colonne sèche, aujourd'hui supprimée, s'élevait contre le mur de l'église.

❹ RUE DE L'ÉTANG

Le cours de la Chéronne dans le bourg de Tuffé a été fortement contraint par les travaux hydrauliques des moines du prieuré pour l'aménagement de leur moulin et de leurs étangs. Il est établi, au regard de plusieurs documents d'archives, que l'ancien grand étang des moines, asséché à la fin du XVIIIe siècle, arrivait jusqu'à l'actuelle rue de l'Étang, surélevée pour

en former la digue. En atteste encore l'ancienne bonde, petite arche située à proximité du pont. Ainsi, on ne trouvait aucune construction du côté nord de la rue ; en revanche, le front sud est déjà partiellement bâti à la fin du Moyen Âge, puis densifié jusqu'au XIXe siècle. La configuration bien particulière de la rue impacte l'ensemble des maisons qui la bordent : elles présentent

La rue de l'Étang sur le cadastre napoléonien de 1831 (Archives départementales de la Sarthe, PC\370).





Le moulin photographié en 1978 (photographie P. Giraud, Inventaire Général).



La façade en pignon du moulin.

toutes un soubassement en-dessous du niveau de la rue, simplement signalé par quelques soupiraux. Les deux maisons du côté nord possèdent également des aménagements pour permettre l'écoulement des eaux. Le côté sud, bâti en continu, est seulement entrecoupé de quelques étroits passages ou "coulées" desservant les cours et les jardins.

7 MOULIN

Situé au 14 rue de l'Étang, il s'agit de l'ancien moulin banal du prieuré, bien que radicalement transformé en 1858 comme l'indique l'inscription au-dessus de la porte : il fut alors percé de grandes ouvertures régulières en plein cintre. Dans des comptes du prieuré de 1527-1528, figure "le moulin à bled" baillé à un certain Étienne Saucereau, mais il est aussi question

d'un moulin à draps et d'un autre à tan, lesquels avaient disparu en 1604. À la Révolution, le moulin est saisi comme bien national, à l'instar du prieuré. Selon l'acte d'estimation, il consistait alors en "une chambre à feu, une autre chambre à feu dessus et grenier dessus le tout couvert en bardeau, au retour une étable, deux toits à porcs, une écurie, la cage du moulin grenier à côté, deux meules deux tournents par dessus". Il était alors baillé au meunier Michel Foulard. C'est ce dernier qui, en 1791, rachète le moulin, lequel restera dans la famille Foulard, puis Magdelaine, tout au long des XIX^e et XX^e siècles.

En 1868, à la demande du syndicat des bassins de l'Huisne et de la Vive-Parence, les moulins sur la Chéronne recevaient leur règlement d'eau. M. Foulard était ainsi autorisé à main-

tenir son activité de mouture du blé sous réserve de procéder aux aménagements requis par l'administration pour maintenir un niveau d'eau suffisant : construction d'un déversoir en maçonnerie, révision de la hauteur de la vanne de décharge, exhaussement d'une digue longeant la dérivation. Selon les carnets de patentes des années 1870, le moulin possède alors deux roues de 4,10 m de diamètre et 1,15m de large. Le débit moyen pour chaque roue est de 140 L/seconde, la chute est de 3,33m. La force motrice est de six chevaux pour chacune des deux paires de meules, lesquelles sont utilisables toute l'année. Le bâtiment inclut au niveau inférieur les roues, les engrenages et une écurie, tandis que l'étage est occupé par les meules et autres ustensiles pour la fabrication de la farine.

En 1913, le moulin est converti en usine électrique pour alimenter l'éclairage public du bourg de Tuffé, remplaçant l'éclairage au gaz installé en 1900. Une société est fondée sous la présidence d'Eugène Gervais, ancien commerçant de la commune, laquelle confie la gestion de l'installation à l'Entreprise Générale Électrique et Hydraulique d'Alfred Boisbouvier, électricien au Mans. Le cahier des charges prévoit que "le courant sera continu et produit par une dynamo shunt à voltage variable d'une puissance de 60 ampères 110 volts. L'usine sera installée au moulin et comprendra un moteur hydraulique et un moteur de secours d'une force suffisante pour pouvoir suppléer entièrement au moteur hydraulique". En 1930, alors que le premier réseau est devenu obsolète, Boisbouvier abandonne la concession de Tuffé, l'usine et les installations, tandis que la commune rejoint un projet départemental d'électrification globale : dès lors, l'énergie sera fournie par une ligne haute tension extérieure. Le moulin est désaffecté, mais il subsiste néanmoins, sur le pignon sud, les vestiges de disques isolateurs en verre.

8 MANOIR

Cet ensemble, au 32 rue de l'Étang, apparaît dans les archives sous divers noms : la Cour de Chéronne, le Petit Chéronne, la Grande maison. Il s'agit d'un manoir dépendant semble-t-il dès l'origine du château de Chéronne,



La façade arrière et le pignon du logis du manoir.



La cour du manoir et la maison construite en 1903.

probablement construit dans le bourg pour rappeler la présence de ses seigneurs face aux moines du prieuré, seigneurs barons de la paroisse de Tuffé. Au-delà de sa portée symbolique, peut-être y exerçait-on l'administration et la justice du domaine de Chéronne, mais aucun document ne permet à l'heure actuelle d'établir la fonction exacte du lieu ni qui y résidait. Néanmoins, la propriété conserve en grande partie les

caractéristiques d'un manoir de la fin du XV^e siècle ou début du XVI^e siècle. Le bâtiment principal se distingue par sa tour d'escalier avec fenêtre à traverse. Une partie des ouvertures d'origine a été conservée, avec des encadrements moulurés ou chanfreinés. Le comble couvert d'un toit très pentu accueillait un pigeonnier, privilège seigneurial, comme en attestent les boulins visibles sur le pignon sud.



Une photographie du manoir en 1902, entre la démolition et la reconstruction du bâti donnant sur la rue (Archives départementales de la Sarthe).



Le lavoir.

Divisés au XIX^e siècle, les bâtiments deviennent un ensemble de logements à cour commune où l'on compte quatre propriétaires lors de la réalisation du plan cadastral napoléonien en 1831. Les dépendances dans la cour sont ainsi partiellement transformées en logements. Mais la principale modification reste l'amputation, en 1903 comme l'atteste la date portée, d'une portion du logis pour la construction d'une grande maison parallèle à la rue : la tour d'escalier, primitivement au centre de la façade, se retrouve ainsi dans l'angle du bâti désormais en L. Dans le 2^e quart du XX^e siècle, la façade sur cour est flanquée d'une terrasse en béton avec garde-corps imitant le bois. Depuis les années 1900 et pendant tout le XX^e siècle, une boucherie occupe les lieux.

9 PONT ET LAVOIR

Le pont de Tuffé est en réalité le vestige des anciennes portes du grand étang des moines : les arches actuelles accueillent les empellements en bois qui permettaient de réguler et vidanger la pièce d'eau. En 1827, l'édification de la maison de Louis Hérode devant les deux arches du pont (actuellement n°3 rue de l'Étang) avait causé une vive

La bonde de l'ancien étang des moines.



Le pont sous la rue de l'Étang.



émotion parmi les riverains qui craignaient qu'elle ne génère de graves inondations telles qu'il s'en produisait lorsque le pont se trouvait obstrué. Il fut même suggéré que Hérode fasse percer une troisième arche au pont, ce qui ne fut jamais réalisé. D'après une délibération municipale de 1832, André Bigot, nouveau propriétaire de la maison, aurait fait poser à ses frais les voûtes des arches du pont en remplacement de tabliers en bois.

Au début du XIX^e siècle déjà, l'ouvrage est flanqué d'un ancien lavoir et d'un abreuvoir plus ou moins à l'abandon, qu'il est alors question de remettre en état. Malgré les demandes répétées de la municipalité, rien n'est fait avant 1850. En 1893, le lavoir, qui ne comprend alors qu'une aile (celle adossée au pont), est restauré et agrandi d'une aile en retour.



La rue de Chéronne, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière) ❶



❷



❸



❹

10 RUE DE CHÉRONNE

L'ancien chemin du château de Chéronne, parallèle au lit de la rivière, s'urbanise à partir du XIX^e siècle. Plusieurs maisons des années 1920 ou 1930 et la présence du plan d'eau, bien que postérieur, confèrent à la rue des airs de cité de villégiature. Par exemple, la maison au n°1, dite

les Sorbiers, s'inspire d'un chalet régionaliste, avec sa toiture largement débordante, supportée par des aisseliers en bois. Les cartes postales anciennes rappellent le pittoresque portail couvert et le vaste parc arboré, incluant une petite pièce d'eau artificielle alimentée par la Chéronne, et orné de petites fabriques, dont un

kiosque. À la même époque, la maison en face (n° 20) est ornée, sur sa toiture, de lambrequins en bois et d'un chat en céramique provenant de la poterie du Mesnil de Bavent, près de Caen. Fabriqué en série, le même chat orne notamment les toits d'une célèbre maison du port de La Rochelle.



Un plan du cours de la Chéronne aux environs du bourg de Tuffé, 1868 (Archives départementales de la Sarthe, 7 S 140).

Il est ici possible de prolonger le circuit jusqu'au château de Chéronne (privé) en faisant le tour du plan d'eau. Pour ce faire, suivre le plan en fin de livret.

11 PLAN D'EAU

En 1964, la municipalité de Tuffé décide d'étudier la possibilité de se doter d'un équipement touristique pour postuler au titre de "station verte de vacances" et développer les sports nautiques. La réalisation du projet complet est confié au Génie Rural des Eaux et Forêts en 1968. L'année suivante, on commence de longues démarches d'acquisition des terrains et on procède à l'enquête hydraulique. En 1970, la première tranche



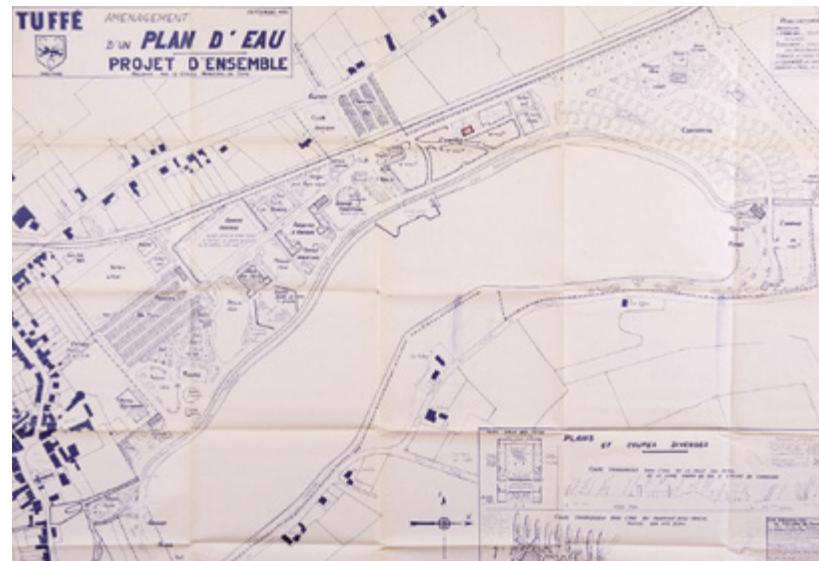
Le plan d'eau et sa plage artificielle.

des travaux, à savoir les principaux terrassements pour l'établissement de la cuvette de l'étang, la création des digues avec les matériaux extraits des ouvrages hydrauliques, sont réalisés par l'entreprise Bourdin et Chaussé de Carquefou. Une seconde tranche est

réalisée en 1971 par l'entreprise Morin pour la finition des travaux de terrassement, l'aménagement des abords, le nivellement et le compactage des chemins de circulation, les plantations d'arbres et les chemins d'accès. Les troisième et quatrième tranches, qui concernent les équipements touristiques des abords du plan d'eau, sont menées à bien en 1972 et 1973. Le plan d'eau est ainsi doté d'une base de loisirs avec plage, d'un camping, d'un parking et autres commodités. L'inauguration a lieu le 28 septembre 1972, en présence de Christian Bonnet, sous-secrétaire d'État à l'Équipement et au Logement et du préfet de la Sarthe. Un centre nautique est créé en 1975, une salle des fêtes est construite en 1982-1983, puis un mini-golf en 1987, un bar-restaurant en 1992. D'autres équipements imaginés dès la genèse du projet ne seront jamais réalisés (garderie d'enfants avec ferme miniature, grand chapiteau avec centre commercial, bassins et jeux d'eau...).

Enfermé de digues, le plan d'eau, d'environ un kilomètre de long pour 150 m

Le projet des équipements du plan d'eau, 1971 (Archives municipales de Tuffé, 5 M 5).



de large, soit une surface de 17 hectares, est établi en amont du bourg de Tuffé et en aval de la confluence de la Chéronne et de la Jousse. Un déversoir arasé à 15 cm au-dessus du fond de la Chéronne assure l'alimentation du plan d'eau, tandis que le reste du débit de la rivière part dans une dérivation artificielle. La profondeur varie entre 0,80 m et 3 m, un système de bonde allemande permet une vidange progressive de la cuvette en dix jours.

12 RUE DE LA GARE

Anciennement rue Cossonneau, la rue de la Gare est vraisemblablement un aménagement tardif : il pourrait s'agir de la "rue neuve" mentionnée en 1604. Alors essentiellement bordée de jardins, elle ne s'urbanise qu'à partir du milieu du XIX^e siècle. Les premières maisons de la rue sont en rez-de-chaussée et de petit gabarit. L'implantation de la gare de la ligne



La rue de la Gare.

Mamers-Saint-Calais en 1872, à l'extrémité de la rue et dans sa perspective, va accélérer son développement et changer son aspect : des familles aisées y font alors édifier quelques demeures importantes à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Certaines, à l'origine modestes, sont surélevées d'un étage et parées de décors, comme le n°23. Le lotisse-

ment rapide des deux tiers de la rue est souligné par la régularité et l'orthogonalité du parcellaire. Au début du XX^e siècle, selon les recensements, s'y côtoient des professions et des statuts sociaux très différents, à l'image des maisons : maire, médecin, bourrelier, forgeron, sabotier, tailleur, horloger... La poste occupe le n°22 entre 1901 et 1925.

Un détail d'une vitrauphanie (autocollant décoré appliqué sur une vitre) ornant une porte intérieure au n°23 rue de la Gare, 2^e quart du XX^e siècle ❶. Une maison bourgeoise rue de la Gare, fin du XIX^e siècle ❷. L'ancienne poste, 1901 ❸.



13 GARE FERROVIAIRE

L'établissement d'une ligne ferroviaire de Mamers à Saint-Calais, étudié dès le début des années 1860, offrait deux possibilités de tracé entre Connerré et Bonnétable. Le premier passait par Briosne, Beaufay, Torcé, Saint-Célerin et La Chapelle-Saint-Rémy, le second par Tuffé. Une pétition des habitants du canton de Tuffé recueillit 1 215 signatures, appuyant les arguments du conseil municipal estimant que la localité méritait toute la considération de l'administration, "par son sol riche en produits, pour ses vastes prairies qui ont besoin d'une prompte et facile circulation [...] pour sa population active et laborieuse et son marché aux denrées, susceptibles d'un grand accroissement". L'écoulement des productions des manufactures de poterie et faïencerie établies en forêt



La gare et sa halle à marchandises.



L'ancienne grue à eau.

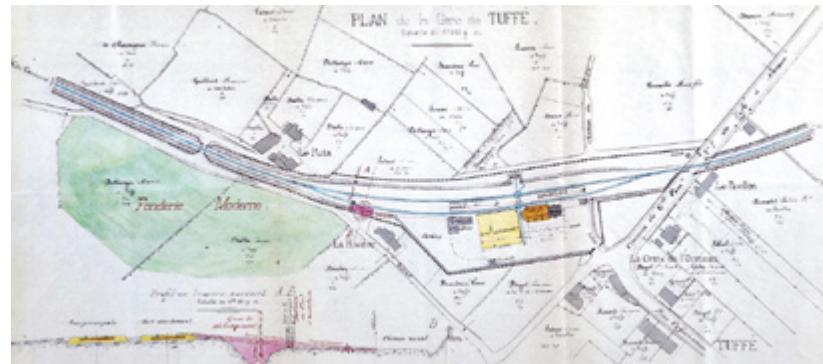
de Bonnétable, à Tuffé et à Prévelles, ainsi que le statut de chef-lieu de canton de Tuffé, devaient faire définitivement peser la balance en faveur du second tracé, par ailleurs moins coûteux et plus direct. La station prévue à Tuffé est de deuxième classe, ce qui définit la taille et le nombre de travées (deux) du

bâtiment des voyageurs. Elle inclut une halle à marchandises accolée comme pour toutes les gares de la ligne. Construite en 1872, selon les plans fournis en 1868 par l'ingénieur Alfred Faliès, la station est appelée à desservir un bassin d'environ 3500 habitants, jusqu'à la construction d'une halte supplémentaire à

L'horloge.



Un plan de la gare et de ses équipements en 1918 (Archives départementales de la Sarthe, 5 S 734).



L'ancien bureau du chef de gare.

Prévelles dans les années 1910. Après la Seconde Guerre mondiale, le trafic diminue face à la concurrence de l'automobile, et la ligne est fermée aux voyageurs en 1965, puis aux marchandises en 1977. Le tronçon entre Beillé et Bonnétable est remis en service en 1978, ce qui permet à la gare de Tuffé, propriété du département, d'être conservée. Restauré, le bâtiment accueille depuis juin 2016 le Centre d'Interprétation de l'Architecture et du Patrimoine (CIAP) du Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois. Autour de la gare subsistent la grue à eau en fonte signée A. Chappée fondeur constructeur au Mans, et datée de 1882, ainsi que l'ancien poids public de 1962 signé par l'entreprise Trayvou de La Mulatière près de Lyon.

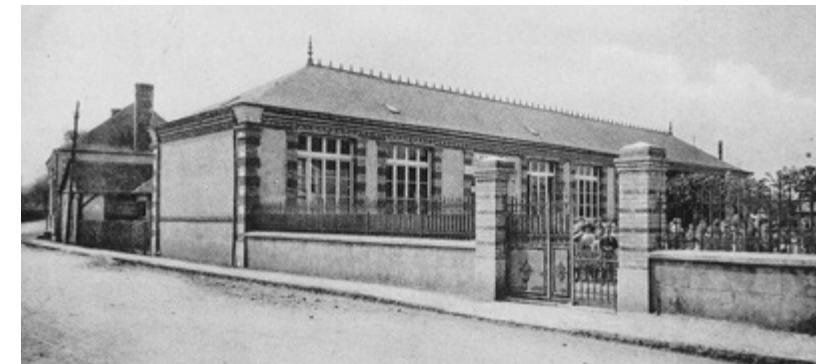
Le CIAP est ouvert aux mêmes horaires que le prieuré de Tuffé, voir page 10.

14 ÉCOLE DE FILLES

Suite à la loi de séparation des Églises et de l'État fin 1905, l'établissement d'une nouvelle école de filles, jusqu'ici tenue par les sœurs de la Charité d'Évron, s'impose à la commune. Une maison proche de la gare est achetée à une certaine Modeste Bigot en 1908, complétée en 1910 par un corps

de bâtiment neuf comprenant deux classes et un préau couvert, avec un bûcher et une buanderie à l'extrémité, le tout entouré d'un mur de clôture. Les plans et devis en sont dressés par l'agent voyer Eugène Lelennier et les travaux sont adjugés à l'entrepreneur Meillant de Connerré. L'école se caractérise par ses décors de brique rouge et jaune : corniche à modillons, bandeau d'appui, chaînages d'angles harpés, piédroits des ouvertures du côté de l'ancienne cour. Les fenêtres possèdent des linteaux métalliques et la porte est surmontée d'un cartouche en calcaire avec l'inscription "RF ECOLE COMMUNALE DE FILLES". En 1950, pour faire face à l'accroissement de la population, la commune procède à l'acquisition d'un terrain

L'école de filles, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).





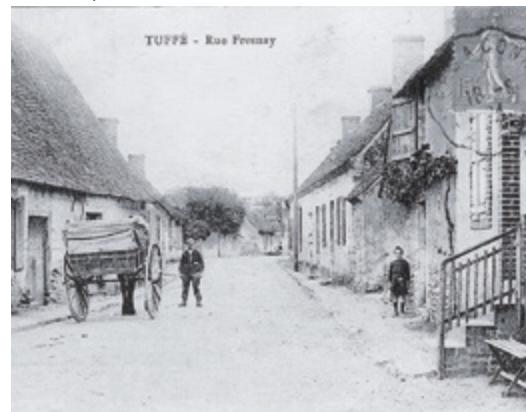
Un détail de la porte de l'ancienne école.

voisin pour permettre l'agrandissement de l'école. Le projet est confié aux architectes Levasseur et Goussin, les plans sont approuvés en 1953. Une troisième classe est aménagée dans le préau, tandis qu'un bâtiment perpendiculaire est construit en béton, abritant une quatrième classe pour les maternelles, un nouveau préau, des vestiaires, une cantine, un garage et des sanitaires. Les travaux sont réalisés par l'entrepreneur Albert Guérin de Tuffé. L'établissement est désaffecté au milieu des années 1990 suite à la transformation de l'école de garçons en groupe scolaire. Restaurés, les bâtiments deviennent bibliothèque communale, cyberbase communautaire et locaux associatifs.

15 RUE FRESNET

S'étirant depuis la place du Général Leclerc jusqu'à la rue Verte, la rue Fresnet se caractérise par ses maisons basses, primitivement à une ou deux pièces, voire trois, en rez-de-chaussée. Bien que permettant de rejoindre Le Mans via Montfort, et reliant le centre-bourg au chemin de Bonnétable à Connerré, cette rue était un axe secondaire et n'a jamais eu l'importance des autres rues du centre-bourg plus passantes. Ceci explique qu'elle ne soit bordée que d'anciennes maisons d'artisans et de petites fermes. Deux poteries y sont signalées au cours du XIX^e siècle, celle des Lefebvre (1807-1847), celle de Denis Patault et de Basile Touret (1856-1884). La présence de caves peut également renvoyer à

La rue Fresnet, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).



La rue Fresnet et ses maison basses.



l'activité de tisserands. Au recensement de 1906, la rue ne comptait plus aucun potier ni tisserand mais était encore habitée uniquement de journaliers et de petits artisans, sabotier, chaisier, cordonnier, serrurier, maçon, charpentier, couturières... Les logements sont principalement alignés sur la rue, les décors sont quasiment absents, si ce n'est quelques corniches en brique, les lucarnes gerbières sont systématiquement placées sur les façades postérieures. Les cours, jardins, dépendances et puits sont accessibles par d'étroits passages entre les maisons ou par des impasses ou cours communes. On note également la présence d'une pompe publique du début du XX^e siècle encastrée entre les maisons n°3 et n°5.



Une vue aérienne de la fonderie, carte postale du milieu du XX^e siècle (collection particulière).

16 FONDERIE

C'est en 1918 que Léon Jacques, directeur de la Fonderie moderne de la Briche à Saint-Denis près de Paris (rue de la Briche), obtient l'autorisation de décentraliser une partie de son activité pour la fabrication de guerre à Tuffé. Un plan sommaire indique qu'à ses débuts, cette fonderie de seconde fusion ne compte que quelques constructions, alors en brique, charpente bois et couverture fibro-ciment : un bâtiment principal, incluant les ateliers de fonte et de moulage, un cubilot (four) à proximité, un petit magasin et des bureaux provisoires en bordure du chemin de Conchibois. Quelques habitations ouvrières sont également signalées sur un terrain voisin, derrière l'usine.

La fin de la Première Guerre mondiale détourne la fonderie de son objet avant même le début de la production. L'activité se réoriente donc vers les biens de consommation courants et le matériel d'équipement pour le

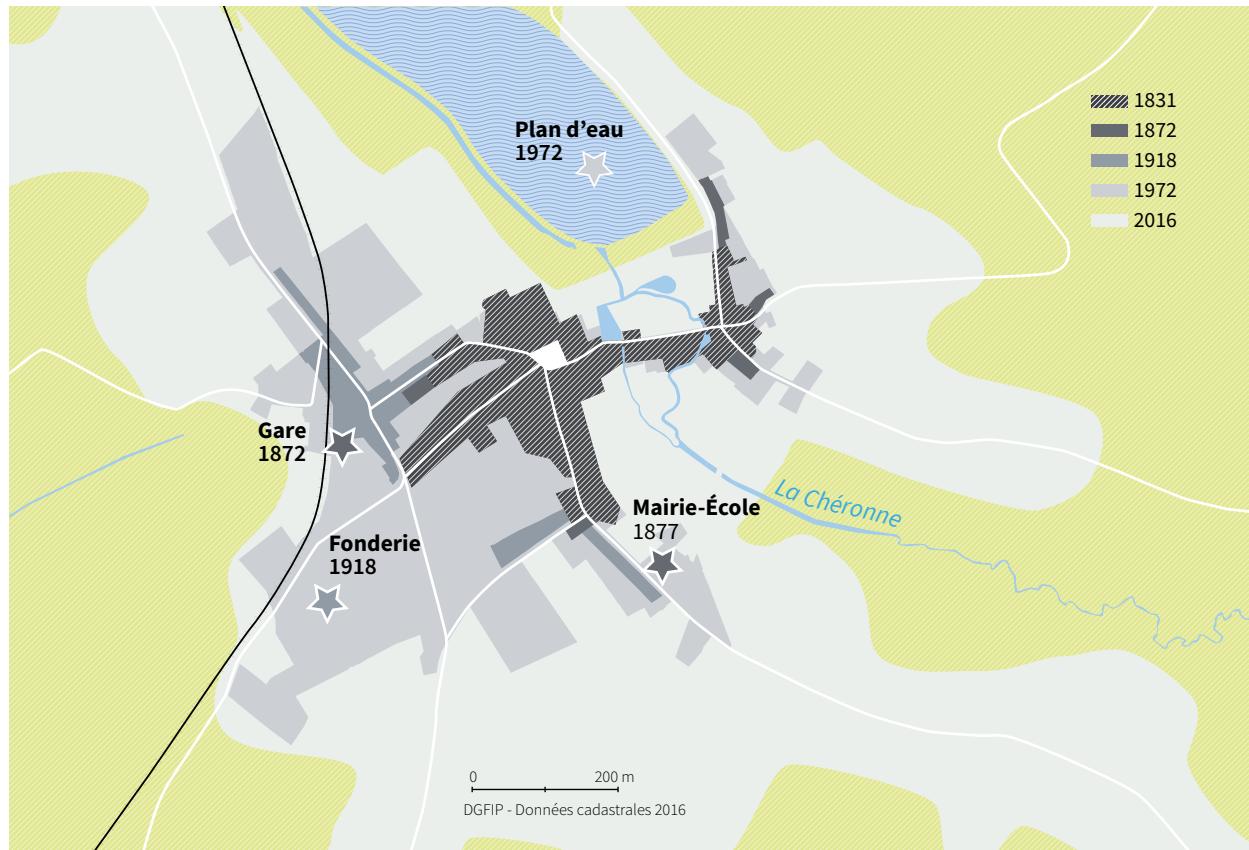
bâtiment et les travaux publics. On compte une quarantaine d'ouvriers vers 1925. En 1927, Léon Jacques déclare adjoindre à son usine une émaillerie avec un atelier d'application d'émail sur les métaux et un atelier de dérochage (nettoyage) des métaux par l'acide, pour la fabrication "d'articles de ménage (cocottes, porte-savon, porte-fer, sous-plat etc.) et articles sanitaires, réservoirs de chasses, siphons etc.". Le développement de l'activité de la

fonderie nécessite une main d'œuvre importante et la construction de logements : ce sont d'abord deux maisons mitoyennes dans les années 1920, puis au début des années 1930 l'immeuble dit "cité Jacques", comprenant douze logements, qui sortent de terre sur le site de la fonderie. L'usine s'agrandit avec la construction d'un magasin de modèles, d'une menuiserie, d'un château d'eau et d'un transformateur électrique.

Touchée par la crise des années 1930, la fonderie voit la démission de Léon Jacques. L'entreprise change d'enseigne pour s'appeler "Seine et Sarthe", sous la direction générale d'Armand Lingelser. La Seconde Guerre mondiale réduit l'activité, entraînant la mise au chômage d'une partie de la soixantaine d'ouvriers. Certains trouvent un emploi dans la fonderie d'aluminium Fernand

La fonderie, carte postale du milieu du XX^e siècle (collection particulière).





L'extension du bourg de Tuffé entre 1831 (plan cadastral napoléonien) et 2016 (dessin V. Desvigne, Région des Pays de la Loire).

Roux créée à proximité. Mais grâce à la Reconstruction, l'entreprise connaît un nouvel essor important. Le nombre de salariés augmente rapidement, si bien que dans les années 1950-1960, un lotissement et une cité de logements à loyers modérés voient le jour en périphérie du site industriel. On compte jusqu'à 180 ouvriers dans les années 1950, nombre qui diminue par

la suite. Afin de relancer et diversifier la production (cuisinières, appareils de chauffage au gaz), Lingelser procède au rachat de l'équipement de la fonderie Saint-Nicolas de Rocroi (Ardennes) en 1962. Un bâtiment de tôlerie et de nouveaux bureaux sont ainsi annexés à l'usine en 1963-1964, puis un nouvel ensemble est construit pour le stockage, l'expédition et le montage.

Les logements HLM construits près de la fonderie.



La cité des Roses.

L'entreprise connaît de plus en plus de difficultés dans l'écoulement de ses productions (diffusion du chauffage électrique) et doit faire face aux coûts d'importation des matières premières. Le climat social au sein de l'usine est tendu comme en témoigne le licenciement des 30 ouvriers mouleurs suite à un mouvement de grève en 1964. Le choc pétrolier de 1973 entraîne la crise de l'industrie de fonderie et l'usine de Tuffé voit son activité progressivement réduite. Lorsqu'elle ferme définitivement fin août 1977, elle ne compte plus que 65 ouvriers dont 39 Tufféens. Le site est racheté par la municipalité en 1981 pour la création d'une zone industrielle communale : une partie des bâtiments est reprise par la fonderie Roux, devenue la société Alroc, l'autre voit l'implantation de l'usine

parisienne Decotec qui fabrique meubles et accessoires de salle de bains. Les vieux hangars de la fonderie sont transformés et agrandis, tandis que les annexes, cité Jacques, château d'eau, transformateur etc. sont démolis.

Le lotissement de la Nouette.



17 CITÉ DES ROSES

L'accroissement de l'activité de la fonderie au début des années 1960 nécessite la construction de nouveaux logements ouvriers. L'office public départemental d'HLM de la Sarthe donne alors son accord à la construction de 36 logements. Les plans sont produits en mai 1962 par l'architecte Georges Habib-Montaner, à Mamers. Les travaux, adjugés en trois lots (entreprise Albert Guérin pour la maçonnerie) sont menés en 1963-1964. La cité, à la périphérie sud du bourg ancien, comprend sept immeubles à logements répartis de part et d'autre de la rue des Roses. Elle voisine avec le premier lotissement communal construit à Tuffé, dit lotissement de la Nouette, du nom d'une ancienne métairie du prieuré. Ses maisons individuelles concertées ont été construites autour de la rue Verte à partir de 1956.



La rue des Promenades.



Un détail d'une lucarne.



L'ancien entrepôt Guérin.

18 RUE DES PROMENADES

Ancien chemin rural, la rue des Promenades relie la Grande rue à l'ancien chemin de Bonnétable à Connerré. Elle ne s'urbanise que dans le 4^e quart du XIX^e siècle, suite à un plan d'alignement dressé en 1875. Les maisons se caractérisent par leurs toitures à longs pans et à croupes d'ardoise, ajourées de lucarnes en pierre de taille aux décors soignés. L'immeuble au n°7 est construit en 1973 pour accueillir la gendarmerie de Tuffé, avant le rattachement à la communauté de brigades de Connerré-Montfort. À l'autre bout de la rue, le centre de secours occupe l'entrepôt de l'entreprise de maçonnerie Guérin, bâti dans le 2^e quart du XX^e siècle. Il en subsiste la structure en béton supportant une voûte cintrée. Cet emplacement était celui d'un ancien cimetière désaffecté en 1855 au profit de l'actuel au nord du bourg.

19 MAIRIE, ÉCOLE DE GARÇONS

Pendant la majeure partie du XIX^e siècle, l'école de garçons avait occupé une modeste maison du bourg (actuellement n°4 rue de Chéronne), bien insuffisante comparativement à la population de Tuffé. Au début des années 1870, cette situation est devenue tellement intolérable que le préfet impose la construction d'un établisse-

ment neuf. En 1875, la commune fait donc dresser les plans et devis d'une nouvelle école de garçons, avec mairie et justice de paix, par l'architecte Pascal Vérité. Le projet inclut un bâtiment principal abritant les services municipaux et le logement de l'instituteur ainsi qu'un corps en retour avec préau et salle de classe. Suite à une adjudication infructueuse, les travaux

La mairie-école.



sont confiés par traité de gré à gré à l'entrepreneur Eugène Rouy en février 1877. Les bâtiments sont achevés à la fin de l'année 1878. Avec l'accroissement de la population communale et les besoins de nouveaux locaux pour l'école, les bâtiments feront l'objet de plusieurs agrandissements tout au long du XX^e siècle, jusqu'à la restructuration complète en groupe scolaire mixte dans les années 1990.

La façade principale, à quatre travées, est ornée de décors en pierre de taille calcaire, solin, bandeau, larmiers à l'étage, corniche moulurée... Le comble est éclairé par une lucarne d'inspiration néogothique. Le bâtiment se singularise par la tour de plan rectangulaire accolée au mur-pignon sud, qui abrite un escalier tournant en bois. Elle est coiffée d'une toiture très pentue surmontée d'épis de faîtage en zinc.

20 GRANDE RUE

Anciennement "rue de Quatre Oeufs, autrement de Quatre Roues" (nom que portait également la rue de l'Étang), c'était l'axe principal du bourg, et peut-être le plus ancien, reliant Tuffé - notamment l'entrée du prieuré - à la vallée de l'Huisne. On y trouve plusieurs maisons de la fin du XV^e ou du début du XVI^e siècle encore en élévation. Axe passant et axe commerçant, longtemps seule rue pavée du bourg (c'est le cas en 1731), elle se signale par ses nombreuses auberges



La Grande rue, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).

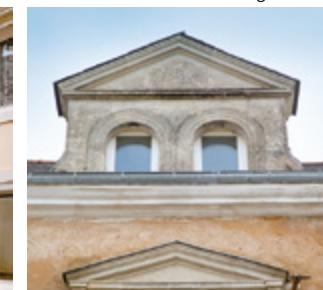
attestées au moins dès le milieu du XVIII^e siècle par le plan terrier. On trouve, du côté gauche, le Coq Hardi, l'Écu de Bretagne, les Trois Rois et peut-être plus anciennement les Trois Marches. Du côté droit, deux appellations pourraient également renvoyer à d'anciennes auberges, l'Écu et la Croix Blanche.

L'essentiel du bâti de la rue est toutefois reconstruit dans le 2^e tiers du XIX^e siècle, notamment à la suite du plan d'alignement dressé en 1839. Un parcellaire assez lâche entrecoupé de cours et de jardins, comme c'est encore le cas sur le cadastre de 1831, a permis de progressivement densifier le front bâti, qui aujourd'hui est presque

La Grande rue.



Un détail d'une lucarne à baies géminées.



continu de chaque côté de la voie. Les maisons se sont également développées en hauteur, la grande majorité comptant un étage et parfois un étage de comble, ce qui distingue la Grande rue des autres rues de Tuffé. Parmi les plus remarquables, le n°21, construit pour le notaire Olivier vers 1870, est une imposante demeure bourgeoise entre cour et jardin, à la façade parée de décors sculptés et notamment d'un balcon à garde-corps en ferronnerie. Les courtils communs des bords de la Chéronne, où l'on trouvait de nombreux "douets" (mares) à fonction d'irrigation, de lavoir, d'abreuvoir ou encore pour le rouissage du chanvre, sont accessibles par d'étroits passages entre les maisons.

Une maison bourgeoise dans la Grande rue.



L'ancienne auberge des Trois Rois.

21 AUBERGES

Les maisons aux n°10 et 12 Grande rue peuvent être datées de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle, de par leurs hautes toitures pentues, leurs charpentes caractéristiques et certaines ouvertures et cheminées anciennes. Au XVIII^e siècle, elles abritaient respectivement les auberges de l'Écu de Bretagne et des Trois Rois. Le n°12, mieux préservé, atteste de cette fonction par les traces d'une galerie visibles sur la tour d'escalier carrée et la façade arrière. Par ailleurs, les grandes fenêtres à meneau et traverse conservées à l'étage côté rue, avec leurs larmiers à culots sculptés de personnages et d'animaux, semblent renvoyer au monde médiéval du spectacle (acrobate, danseur, montreur d'ours, chien), et pourraient accréditer, à l'instar d'une enseigne, la présence d'un cabaret dès



Une cheminée du XVIII^e siècle de l'ancienne auberge des Trois Rois.

cette période. Deux grandes lucarnes, aujourd'hui disparues, surmontaient ces fenêtres. À l'intérieur subsistent une peinture murale représentant un château et portant la date 1775, ainsi

L'ancienne auberge de l'Écu de Bretagne, puis école de filles et maison de charité.



1



2



3

Une des sculptures en façade de l'ancienne auberge des Trois Rois : un ours juché sur une tête d'homme 1. Une peinture murale du XVIII^e siècle dans le corridor de l'auberge des Trois Rois 2. L'ancienne auberge des Trois Rois et sa tour d'escalier en 1978 (photographie P. Giraud, Inventaire Général) 3.

qu'une cheminée sculptée et peinte en faux marbre de la même époque. En 1839, le marquis de Rasily, châtelain de Chéronne, achète le n°10 qu'il a décidé de léguer à la commune par testament, "à la charge pour elle d'en faire un établissement de sœurs de la Charité d'Évron, condition essentielle".

La charpente XV^e-XVI^e siècles de l'ancienne auberge des Trois Rois.



En 1842, la municipalité procède à une remise en état complète. Les travaux, réalisés par les entrepreneurs Louis Pognant et Julien Rousseau, comprennent le remplacement des portes, fenêtres, placards et cheminées, la création d'un four et d'un potager à carreaux de faïence, éléments encore

Le potager de l'ancienne maison de charité.



visibles aujourd'hui. La couverture (l'ardoise remplace la tuile et le bardeau), les enduits et le porche sont également refaits et un clocheton vient coiffer la toiture. Les sœurs de la Charité d'Évron tenant une école libre communale pour les filles en plus de secourir les pauvres et les malades, deux classes sont aménagées dans un bâtiment en fond de cour. Devenu insalubre, il est remplacé par une construction neuve en 1892, grâce à une donation de la supérieure Gautier, comme le rappelle la plaque en marbre placée au-dessus de la porte. À une date inconnue, sans doute dans les années 1860, le n°12 est adjoint à l'école grâce à un legs de la marquise de Rasily, imitant son défunt époux, comme le rappelle la plaque au-dessus de la porte. Temporairement fermée après la séparation des Églises et de l'État, l'école se tient au XX^e siècle au seul n°12 Grande rue, le n°10 étant converti en hospice. L'école privée ferme à la fin des années 2000.

22 GENDARMERIE

On retrouve les caractéristiques architecturales de la fin du XV^e siècle ou du début du XVI^e siècle sur cette maison du n°6 Grande rue, notamment la tour d'escalier polygonale renfermant un escalier en vis, moitié pierre moitié bois. Au début du XIX^e siècle, l'ensemble appartient à un certain Louis-René Papillon, lequel fait reconstruire une portion des bâtiments dans le 2^e quart du XIX^e siècle : la nouvelle construction portée au registre des matrices cadastrales en 1842, pourrait être la maison en fond



Les bâtiments de l'ancienne gendarmerie.

de cour. À partir de 1851, la propriété est baillée au département pour l'établissement de la caserne de gendarmerie cantonale. L'ensemble est alors divisé en cinq logements de fonction

pour les gendarmes et leurs familles : "un corps de bâtiment comprenant cinq chambres à feu, cinq chambres froides et cinq cabinets, caves, greniers, un hangar, lieux d'aisances, une chambre de sûreté, cour et jardin". La maison de détention communale étant assez loin, on construit dans la cour, quelques années plus tard, un petit corps de bâtiment face aux logements, pour abriter deux cellules, ainsi que le bureau de la brigade, une buanderie et un bûcher. Bien que largement obsolètes pour cette fonction, les bâtiments ne sont abandonnés par la gendarmerie qu'en 1973 suite à la construction d'une nouvelle caserne à la sortie du bourg. Revendus en plusieurs lots, ils sont alors transformés en maisons.

La maison à tour d'escalier, fin XV^e - début XVI^e siècle.



L'escalier en vis.



LES PESCHE

Établie dans le Fertois au moins depuis les années 1670, la famille Pesche est une dynastie de maîtres maçons intervenue sur certains des plus grands chantiers du Perche Sarthois aux XVII^e et XVIII^e siècles. Leurs liens exacts de parenté restent parfois à préciser. À Jean-Pierre Pesche, dont on sait peu de choses, succède Pierre I Pesche, auquel on doit la reconstruction des bâtiments conventuels du prieuré de Tuffé, mais aussi le couvent des Filles de Notre-Dame et l'hôtel-Dieu de La Ferté-Bernard entre les années 1670 et 1710 : sur ces bâtiments aux nombreuses analogies, le traitement des encadrements de baies en brique et pierre apparaît comme une signature. Ses fils, Jean et Pierre II Pesche, interviennent notamment au cloître de Tuffé au milieu du XVIII^e siècle. Michel Pesche, député du district et maire de Préval à la Révolution, est le père de Julien-Rémy Pesche (1780-1847), grand érudit sarthois et célèbre pour son *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*.

1 Portrait de Julien-Rémy Pesche, tiré de : Philippe Delaunay, *Un pharmacien historien et naturaliste*, Monnoyer, 1921.

LEXIQUE

Bardeau : sorte de tuile plate en bois fendu, traditionnellement en chêne dans la région.

Bénédictin (ordre) : ordre monastique rassemblant les établissements suivant la règle écrite par saint Benoît de Nursie au monastère du Mont Cassin (Italie) au VI^e siècle, pour guider les moines dans leur vie communautaire. Diffusé dans toute l'Europe occidentale, il devient rapidement la plus puissante confédération monastique et compte en France, à son apogée au XII^e siècle, environ 2 000 abbayes et 20 000 prieurés.

Bonde : ouverture de fond, destinée à vider l'eau d'un réservoir. Une bonde allemande est un puits artificiel permettant de réguler le taux de remplissage et d'évacuer en trop-plein les strates d'eau froide au fond d'un étang.

Bossage : décor en faible saillie sur une façade en pierre de taille ou en stuc.

Chanfreiné : taillé en biseau.

Empellement : vanne régulant le cours de l'eau.

Fabrique : organisme regroupant des paroissiens (laïcs et religieux) chargés d'administrer les biens de la paroisse et en particulier de gérer la construction et l'entretien de l'église.

Lambrequin : ornement découpé en bois ou en métal fixé en bordure d'une toiture ou au linteau d'une baie.

Larmier : moulure saillante destinée à éloigner l'eau de ruissellement de la face du mur.

Linteau en arc segmentaire délardé : linteau formé d'un arc en segment de cercle et dont la partie inférieure a été plus ou moins taillée obliquement pour une meilleure diffusion de la lumière.

Mauriste : relatif à la congrégation de Saint-Maur (voir cette définition).

Néogothique (architecture) : style architectural en vogue en France dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, mettant à l'honneur les formes et les décors de l'architecture gothique de la fin du Moyen Âge, caractérisée notamment par l'arc brisé et la voûte sur croisée d'ogives.

Oculus : baie de forme circulaire.

Pinacle : partie supérieure d'un élément architectural, généralement en forme de pyramide effilée, récurrente dans l'architecture gothique ou néogothique.

Prieuré : dépendance d'une abbaye, comprenant un petit nombre de moines (ou moniales) placés sous l'autorité d'un prieur (ou d'une prieure), lui-même subordonné à l'abbé.

Potager : fourneau de cuisine en maçonnerie, comportant des creusets à braises pour chauffer les plats mijotés, rendu obsolète par la démocratisation de la cuisinière.

Renaissance (architecture) : style architectural né en Italie et introduit en France sous Louis XII (1498-1515) dans le Val de Loire avant sa généralisation jusqu'en 1580 environ. Il se caractérise par l'utilisation d'un vocabulaire architectural inspiré de l'Antiquité (colonne, pilastre, fronton, ordres).

Romane (architecture) : style architectural apparu au X^e siècle et en vigueur jusqu'à l'avènement du gothique à la fin du XII^e siècle. Il se caractérise notamment par l'emploi de la voûte en berceau, la voûte d'arête et la baie surmontée d'un arc en plein cintre.

Saint-Maur (congrégation de) : congrégation créée en France en 1618 pour tenter de restaurer ordre et rigueur dans les monastères bénédictins. Prenant possession de près de 200 établissements en France, les mauristes laissent une œuvre architecturale considérable, reconstruisant de nombreuses abbayes souvent prestigieuses, comme celle de Saint-Vincent du Mans.

Villa gallo-romaine : établissement rural au cœur d'un grand domaine agricole comprenant un ensemble de bâtiments liés aux productions agricoles et une résidence pourvue d'équipements de confort.

Voûte d'arêtes : système de voûtement formé par l'intersection de deux voûtes en berceau.

Voûte en arc-de-cloître : système de voûtement formé par l'intersection de deux voûtes en berceau surbaissé, avec des arêtes rentrantes.

Voûte sur croisée d'ogives : système de voûtement formé par l'intersection de deux voûtes brisées, renforcé par des nervures saillantes, appelées ogives, se croisant au centre.



Fil du parcours indiqué page 20. Distance totale : 3,7 km
Extraits de SCAN 25^e - © IGN - 2020 - Autorisation N° 40-20.05

Document édité en 2020 par le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois à 3000 exemplaires, sur papier issu de forêts gérées durablement, certifié PEFC.

Rédaction : Pierrick Barreau, chargé de mission Inventaire du patrimoine.
Suivi éditorial : Sylvie Lemerrier, animatrice de l'architecture et du Patrimoine.
Crédits photographiques sauf mentions contraires : Région des Pays de la Loire - Inventaire général. Pierre-Bernard Fourmy. Virginie Desvigne, Région des Pays de la Loire (plan de l'évolution du bourg aux XIX^e et XX^e siècles).

Remerciements : au service régional de l'Inventaire des Pays de la Loire, à l'équipe municipale de Tuffé Val de la Chéronne et aux agents communaux, aux Archives départementales de la Sarthe, aux habitants et commerçants de la commune pour avoir chaleureusement ouvert leurs portes et fait part de leurs connaissances et souvenirs, à Évelyne Gicquel et Julien Hardy pour leur contribution au dépouillement des archives, à l'association des Amis de l'Abbaye pour son aide tout au long de l'inventaire, ainsi qu'aux propriétaires de cartes postales et autres documents qui ont bien voulu partager leurs collections.



Le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois appartient au réseau des Villes et Pays d'art et d'histoire.

Le ministère de la Culture, Direction générale des Patrimoines, attribue l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire aux collectivités qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs de l'architecture et du patrimoine, ainsi que la qualité des actions proposées. Aujourd'hui un réseau de 202 villes et pays offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité, les pays de la Vallée du Loir, Coëvrons-Mayenne, du Vignoble Nantais ainsi que les villes de Vendôme, Le Mans, Laval, Angers, Saumur, Nantes, Saint-Nazaire, Guérande et Fontenay-le-Comte bénéficient de l'appellation Villes et Pays d'art et d'histoire.

Pour enrichir votre découverte, le Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois et ses guides-conférenciers, en partenariat avec les offices de tourisme, vous proposent des animations parmi lesquelles des balades et visites des communes à destination des visiteurs individuels du printemps à l'automne et toute l'année pour les groupes.

“ASSEZ GRAND BOURG (...) SE COMPOSANT D’UNE VASTE PLACE, PASSABLEMENT RÉGULIÈRE, FORMÉE, EN PARTIE, AU DÉPEND DE L’ANCIEN CIMETIÈRE, SUR LAQUELLE SE TROUVE L’ÉGLISE PAROISSIALE, ET QUELQUES MAISONS D’UNE ASSEZ BELLE APPARENCE, DONT PLUSIEURS AUBERGES ; QUATRE ROUTES S’ÉTENDENT DE CETTE PLACE VERS L’EST, LE NORD-EST, LE SUD-OUEST ET L’OUEST...”

Julien-Rémy Pesche, extrait du *Dictionnaire topographique, historique et statistique de la Sarthe*, 1842.

Fondé en 1964 par André Malraux, l’Inventaire général du patrimoine culturel a pour mission de “recenser, étudier et faire connaître” le patrimoine urbain, architectural, artistique et mobilier de la France. Depuis 2004, cette compétence a été transférée aux Régions.

Ainsi, la Région des Pays de la Loire poursuit cette mission sur l’ensemble du territoire régional, en partenariat avec les communes et leurs groupements, les Départements, les Pays.

Les résultats des études d’inventaire réalisées forment des dossiers largement documentés sur les œuvres retenues accessibles à tous.

Situé au nord-est de la Sarthe, le Pays du Perche Sarthois forme un territoire de transition et de diversité à la limite des aires géographiques du Maine, de la Normandie et du Val de Loire. Il offre une mosaïque de paysages, des collines du Perche au plateau calaisien, dont il résulte une grande variété architecturale.

Depuis 2006, le Pays mène, en partenariat avec la Région des Pays de la Loire, l’inventaire du patrimoine de son territoire. En 2017, une nouvelle étude a été engagée afin d’étudier les bourgs, à travers leur morphologie, leur architecture et leurs relations avec l’espace rural.

Retenu parmi onze autres bourgs pour une étude approfondie, Tuffé Val de la Chéronne est profondément marqué par l’empreinte de son passé monastique. Les rues sont jalonnées d’un riche patrimoine et d’un large panel d’habitat depuis la fin du Moyen Âge jusqu’au XX^e siècle.

Ce circuit vous propose de partir à la découverte d’une partie de ce patrimoine identifié pendant l’inventaire. Majoritairement privés, les lieux présentés sont plus ou moins visibles de la voie publique. Merci de ne pas pénétrer à l’intérieur des propriétés et de respecter l’intimité des habitants.

Pays d’art et d’histoire du Perche Sarthois

24 avenue de Verdun, 72400 La Ferté-Bernard

02 43 60 72 77 / perche-sarthois@orange.fr

www.perche-sarthois.fr  



Mairie de Tuffé Val de la Chéronne

Rue de la Mairie, 72160 Tuffé Val de la Chéronne

02 43 93 47 21 / tuffe.mairie@wanadoo.fr

